3 1761 07822148 8

6 —

Le Dr Rodolphe Chevrier

DR. R. CHEVRIER

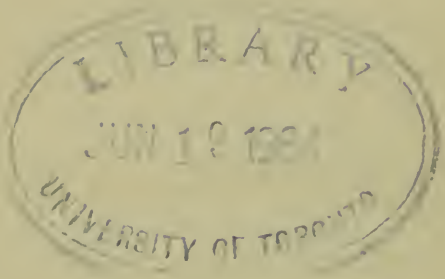
TENDRES CHOSES

POESIES CANADIENNES

Montréal
J. P. BEDARD, IMP.-EDITEUR
170, RUE ST-LAURENT, 170

1892

PS
9455
H48T4



908011

POESIES CANADIENNES

TENDRES CHOSES

PREFACE

Dans ce recueil sans prétentions j'ai vidé mes cartons des quelques strophes rimées qu'ils contenaient.

Demain j'aurai dit adieu à la littérature, voué que je serai tout entier à la pratique de la profession qui me réclame. Mais avant de faire un feu de mes chères paperasses j'ai rassemblé ces quelques pages pleines, pour moi, de souvenirs.

Je les offre à ma famille, à mes amis.

Quelques-unes d'entre elles sans doute auraient dû être sacrifiées, mais nos premiers vers sont des mioches que l'on gâte. On a pour eux toutes les faiblesses d'un père trop bon et on les voit toujours avec l'œil trop indulgent des mères. Je ne cherche pas d'excuse à ce péché voulu. Toutefois n'est-il pas vrai de dire qu'il faut partout des traînards, dans les bataillons de soldats, dans les vols d'oiseaux et dans les groupes d'inspirations poétiques, cette autre gent ailée aux battements d'ailes rythmés et sonores.

En outre, que l'on soit bien assuré qu'en livrant ces vers à la publicité je suis loin, bien loin de croire

mériter beaucoup des lettres canadiennes. J'ai voulu simplement joindre cette gerbe de violettes au bouquet déjà brillant de nos choses littéraires.

Perdues dans le nombre et moins éclatantes que leurs rivales, remarquera-t-on ces rimes toutes coulées de mon âme triste ou joyeuse, sceptique ou croyante, aimante ou blasée ? J'ai peur.

Aussi, avant de les mettre hors de leur colombier, je leur ai soufflé à ces pauvres strophes craintives les meilleures paroles d'encouragement.

Elles sont parties maintenant et braveront les frimas du ciel, le vent de l'appréciation, et peut-être celui de la critique. Mais de crainte qu'elles ne grelottent trop, ou que l'orage ne les meurtrisse, elles pourront revenir, ces chères colombes, car j'ai laissé la porte ouverte.....

Dr R. Chevrier.

Juin, 1892.

A LA MÉMOIRE

DE

MARIE ALICE TURGEON

Pauvre ange qu'on aimait, vers des bords plus heureux,
Tu viens de t'envoler ainsi qu'une colombe,
Mais tu devais savoir que c'est bien par la tombe
Que notre âme arrive aux cieux !

Gentille et douce enfant, sous la douleur tordue,
Tu viens de trépasser au cou d'un père en pleurs ;
Ton vol s'est dirigé vers ce pays de fleurs
Où ta mère était rendue.

Aux sombres jours d'hiver quand sifflent les autans,
Quand la mère a cessé de leur prêter son aile,
Les oiseaux tout glacés, dans leur nid triste et frêle
Ne vivent jamais longtemps !

Alice, toutefois, pourquoi n'es-tu restée
Près d'un père affligé que charmait ton regard ?
Son âme au désespoir, de ton brusque départ
Sera toujours attristée !

Chantant de Jéhovah la splendeur, la bonté
Les saints forment là-haut d'innombrables phalanges.
Dans ses parvis sacrés le ciel compte assez d'anges
Sans toi, ô pure beauté.

Pourquoi t'avoir ravie ? insondable mystère....
De ces saintes candeurs, de ces enfants si doux,
Pour parfumer la vie et pour prier pour nous,
Il en faut tant sur la terre.

Chère Alice, reviens à ton foyer désert,
A ceux qui t'adoraient daigne encore sourire.
Plutôt, ne reviens pas — Trop long fut ton martyre !
Ta jeune âme a trop souffert !

Reste au divin séjour sous l'aile de ta mère,

Mais parfois, petit ange, envole-toi du ciel.

Reviens nous consoler, verser un peu de miel

Sur notre douleur amère.

MON COLLEGE

(Collège Bourget, a Rigaud)

Sur un plan incliné, caché dans le feuillage,
Loin des voix, loin des bruits qu'enfante le village,
C'est lui que j'entrevois à travers les bosquets ;
C'est mon collège aimé, c'est là le sanctuaire
Où j'ai puisé l'amour, la force, et la prière ;
Pour combattre à mon tour, là j'ai forgé mes traits.

A l'ombre des grands pins qui parent la montagne
Son toit domine en roi la riante campagne ;
Les zéphirs caressants peuplent ses gais entours ;
Tout chante près de lui, l'oiseau, le flot, la brise,
Tout rayonne et sourit, tout est joie et surprise,
La forêt le parfume et l'encense toujours.

L'infatigable oiseau des doux chants de sa lyre
Berce le cœur en feu, calme l'âme en délire.
Cette harpe vivante, au fond des bois touffus,
Mêle à mille autres voix sa voix tendre et joyeuse,
Et, déluge de sons, pluie harmonieuse,
On n'entend plus parfois qu'un bruit sourd et confus.

Tout près, un flot d'argent avec gaîté s'écoule,
Mais tout-à-coup s'émeut, bondit, se dresse et croule,
Et troublé, plein d'écume, il s'élance en hurlant
Dans l'abîme profond entr'ouvert sur sa route,
Et bientôt renaissant du gouffre qu'il redoute
Revient à la surface et repart en chantant.

Sanctuaire où la paix nous verse son arôme,
Nous voyons le bonheur resplendir sous ton dôme.
Parfois un voile sombre obscurcit sa clarté ;
Mais pareil au rayon qu'arrête le nuage,
Après avoir vaincu l'obstacle qui l'outrage,
Il paraît plus brillant, plus rempli de gaîté.

O mon Alma-Mater, ô mon charmant collège
Que la joie environne et la verdure assiége,
Quel luth pourra chanter l'ivresse de tes murs ;
Quelle voix vibrera pour célébrer la joie
Qui sur les fronts de tous sans cesse se déploie
Et qui répand partout ses reflets clairs et purs ?

Collège où j'ai rêvé, collège où ma jeune âme
Du flot grondant et noir ne craignait pas la lame,
Ton souvenir longtemps réjouira mon cœur ;
Ballotté sur la mer écumante de rage
Battu contre l'écueil, vacillant sour l'orage
Je me rappellerai ton nom avec bonheur.

Collège Bourget, Rigaud, 1885.

HÉLÈNE

Fleur éclose au soleil d'été
La rose, l'honneur de la plaine,
N'est rien auprès de la beauté
D'Hélène.

Du rossignol les sons touchants,
La voix du flot qui se promène
Pâlissent devant les doux chants
D'Hélène.

Les gais murmures sous les bois,
Des zéphyrs la joyeuse haleine,
Que sont-ils auprès de la voix
D'Hélène ?

Le vol du papillon là-bas,
S'ébattant dans son vert domaine,
N'est pas plus léger que le pas
D'Hélène.

L'étoile luisant dans les cieux
Et les diamants d'une reine
Ne brillent pas plus que les yeux
D'Hélène.

Les gerbes d'or dans les moissons
Et le feuillage épais du chêne
Ne valent pas les anneaux blonds
D'Hélène.

Les poètes vantent toujours
La taille de la Georgienne
Et moi j'aime mieux les contours
D'Hélène.

Le soleil du fond du ciel bleu,
Versant sa lumière sereine,
Brûle moins que la lèvre en feu
D'Hélène.

Le riant cortège de mai
Qui réjouit toute âme humaine
Plaît moins que le sourire gai
D'Hélène.

1885.

BARCAROLLE

Glisse, ô ma gondole,
Vole, vole, vole
Sur les flots dorés.
L'étoile scintille
Et son rayon brille
Dans les cieux marbrés.

Glisse, ô ma gondole,

Vers ma tendre idole

Mon bien, mon bonheur.

Vois, le soir arrive

Et la nuit hâtive

Enivre mon cœur.

Glisse, ô ma gondole,

Dans ta course folle

Vite conduis-moi

Vers le beau rivage

Où son frais visage

Ne guette que toi.

Glisse, ô ma gondole,

Mon âme raffole,

Je suis embrasé,

Car son pied timide

Dans ton sein humide

S'est encor posé.

Arrête, ô gondole !

Sa douce parole

Me force à rêver.

Arrête, elle est belle,

Et n'est pas rebelle,

Pas même au baiser.

Arrête, ô gondole !

Le flot caracole

Et sous le ciel bleu

Pas un seul nuage

Ne prédit l'orage

A nos cœurs de feu.

Glisse, ô ma gondole,

Sur la vague molle

Cours. La nuit s'enfuit,

Le soleil s'éveille

Et l'aube vermeille

Pour nous déjà luit.

Glisse, ô ma gondole,

Vole, vole, vole,

L'eau semble dormir.

Il n'est plus d'étoile

Et ta blanche voile

Pourrait nous trahir.

1885.

ALARME

(A Mademoiselle H. St-Denis.)

Tu te moques bien, en secret,
De l'amour que sans fin tu prêches
Avec tes yeux remplis d'attrait,
Ton doux rire et tes lèvres fraîches.

Plus puissant que nous, on le sait,
A tout cœur ce dieu fait des brêches
Et l'épaisseur de ton corset
Ne sert de rien contre ses flèches.

C'est doux de se faire chérir,
Mais on est pris parfois soi-même
Lorsque d'autres devaient périr.

Va, laisse-toi donc attendrir,
La vie est rose quand on aime
Et tout scrupule doit mourir.

1887.

EXHORTATION

O mon ruisseau joyeux aux rives enchantées,
Réfléchis le ciel bleu dans tes flots de saphir,
Fais encor roucouler tes vagues argentées ;
Profite des beaux jours, ils vont bientôt finir.

O gracieux zéphyr à l'haleine tiède,
Sous le grand temple vert pousse encor ton soupir
Donne aux fleurs ta caresse, à l'âme ton remède ;
Profite des beaux jours, ils vont bientôt finir.

O ma rose chérie, ouvre à la noble abeille
Ton calice embaumé que le temps va flétrir,
Présente au papillon ta lèvre encor vermeille ;
Profite des beaux jours, ils vont bientôt finir.

O mon soleil, accorde au monde ta lumière,
Sur nos toits attristés daigne encor resplendir,
Réchauffe l'univers et souris à la terre ;
Profite des beaux jours, ils vont bientôt finir.

O mon léger esquif, avec ta blanche voile
Cours sur le flot doré qui sous toi semble fuir,
Le calme est sur la mer, au ciel brille l'étoile ;
Profite des beaux jours, ils vont bientôt finir.

O pauvre infortuné qui gémis sous ton chaume
Toi qui pleures et crains en fixant l'avenir
La tempête sommeille, il dort ce noir fantôme ;
Profite des beaux jours, ils vont bientôt finir.

Et toi mon triste cœur qu'un amer penser brise,
Pourquoi verser des pleurs que nul ne vient cueillir ?
Entends encor l'oiseau, hume la douce brise ;
Profite des beaux jours, ils vont bientôt finir.

Et toi mon luth aimé, vien, sous mes doigts résonne,
Hâte-toi de chanter amour et souvenir,
Redis ton fier refrain auquel mon cœur frissonne,
Et chante les beaux jours qui vont bientôt finir.

1885.

L'AUTOMNE

(SONNET)

Le profil a paru du ravageur automne
Dans les jardins fleuris, sous le ciel des forêts.
Il accourt du printemps effeuiller la couronne
Et souiller la verdeur de nos abris discrets.

Plus de couples joyeux que l'amour abandonne,
Quand s'abaisse le soir, sous le feuillage épais ;
Plus d'artistes ailés dont la lyre fredonne
Un chanson d'amour de bonheur et de paix.

La tristesse et le deuil viennent de jeter l'ancre
Sur nos bords et l'automne aussi cruel qu'un chancre
Dévore de nos champs la verdure et les fleurs.

Déjà nous regrettons le zéphyre folâtre
Et j'en connais plus d'un, assis au coin de l'âtre,
Qui, pensant aux vieux jours, ont versé quelques pleurs.

Septembre 1886.

DÉSESPÉRANCE

Je n'ai rien qu'un instant trempé ma lèvre en flamme
Dans l'urne où boit un monde avide de bonheur,
Je n'ai joui qu'un jour, et l'aile du malheur
A troublé la boisson où s'enivrait mon âme.
J'ai vu crouler soudain mes plans d'or, mes amours,
Et j'ai vu s'envoler mes rêves pour toujours.

De ma vive jeunesse, à la course rapide,
Je ne voulais point perdre un seul des gais instants,
Et dans la folle ardeur de mes premiers vingt ans,
O folie ! O délire ! Egarement stupide !
J'ai tout bu dans une heure avec avidité,
Et le miel de ma coupe et ma félicité !

Mais quand le sombre ennui, ce terrible vampire,
A pris possession de mon cœur dégoûté,
Quand mon front a perdu son rayon de gaîté,
Quand ma lèvre n'a plus son antique sourire,
Quand je n'ai qu'à pleurer, quand je n'ai qu'à souffrir,
Pourquoi vivrais-je encor ? Pourquoi ne pas mourir ?

1887.

CHARITÉ

Fauvettes et pinsons sous les forêts jaunies,
Comme un dernier écho de leurs chansons bénies,
Ont redit leurs touchants adieux.
Les ruisseaux sont taris, les feuilles sont tombées ;
Le soleil moins brûlant a des teintes plombées ;
Le deuil envahit jusqu'aux cieux.

Fendant le ciel obscur de son vol monotone,
Comme un triste proscrit j'ai vu s'enfuir l'automne,
Laissant après lui maints regrets ;
Et pour dernier débris de la belle nature,
Pour tout ressouvenir de l'antique verdure
Rien n'est resté que les cyprès !

L'hiver encor brisant les barrières du pôle,
Neige et vents sous le bras et frimas sur l'épaule,
Fait invasion parmi nous.
Et, pensives, soudain, près d'un foyer sans flamme,
Tremblant pour l'avenir, le désespoir dans l'âme,
Des mères pleurent à genoux !

L'hiver ! Oh ! c'est peu rude au sein d'une demeure
Où l'on se chauffe bien, où l'on mange à toute heure ;
Où les regrets sont inconnus.
Et l'hiver vaut l'été dans ces palais immenses
Où sans cesse l'on trouve comfort et jouissances ;
D'où l'on ne sort jamais pieds nus.

Qu'est-ce l'hiver qu'on passe en joyeuses soirées,
Entre des murs épais, dans des salles dorées
Que l'orchestre remplit de sons ?
Mais qu'ils sont longs ces mois dans la pauvre chaumière
Où le jour est sans pain et la nuit sans lumière ;
Où les sanglots sont les chansons !

Vous tous, riches heureux, vous rêveurs et poètes,
Vous, benjamins du sort, enfants, vieillards, fillettes,
Vous tous dont les cœurs sont bien nés,
Devant ce deuil affreux, cette profonde alarme,
Aux beaux jours disparus accordez une larme,
Une obole aux infortunés.

Décembre 1887.

SOUS LES BOIS

Souvent j'allais courir sous les bois pleins de charmes
Et de mots mystérieux ;
De l'Aurore j'aimais à voir pendre les larmes
Aux rameaux harmonieux !

J'aimais tant le soleil dont le rayon se joue
Dans le feuillage entr'ouvert ;
J'aimais tant les zéphirs quand leur aile secoue
Le dôme brillant et vert !

J'aimais les frais gazons qu'envahissait l'ombrage,
Pour mon cœur riants berceaux ;
Des bois j'aimais la voix, des oiseaux le ramage
Et la chanson des ruisseaux !

J'aimais aussi les fleurs de pleurs toujours voilées,
Et leur éclatant décor
J'aimais les papillons passant dans les vallées
Ainsi qu'un nuage d'or !

J'aimais à reposer sous les robustes chênes
Pleins d'accords et de chansons ;
J'aimais à respirer les joyeuses haleines
Qui parfumaient les buissons !

Quand au milieu du bruit j'étais lassé de vivre,
Pour chantonner et dormir.
Dans ces bois odorants dont la fraîcheur enivre
Je courais m'ensevelir !

De ces bosquets déserts j'aimais tant le silence
Pour rêver de mes amours !
Le front est moins brûlant, l'âme a moins de souffrance
Dans ces ravissants séjours.

O mes bois embaumés ! O forêt enivrante,
O bosquets que j'ai connus !
O chants sous le feuillage, ô mousse verdoyante
Qu'êtes-vous donc devenus !

O solitude ! où sont tes tapis d'émeraude,
Tes ombrages bienfaisants ?
Où sont tes gais zéphyrs et leur haleine chaude,
Tes roses et leur encens ?

Disparaissez, frimas ! Fuis, hiver, triste et sombre !
Va porter la mort ailleurs !
Ton souffle assez longtemps dans les bois porta l'ombre
Et le deuil au fond des cœurs.

Reviens, ô beau printemps ! Germez, vertes ramures !
Brillez, fleurs au sein vermeil !
Eveillez-vous, ruisseaux, renaissez, doux murmures !
Reprend ton éclat, soleil !

Retrouve tes pinceaux, nature, grande artiste !
Viens repeindre ce palais
Où s'égarent parfois un front sombre, un cœur triste !
Cherchant l'espoir et la paix !

Reverdissez, bosquets, ô lieux remplis d'ivresses,
Que j'ai parcourus souvent,
Et vous me reverrez sous vos ombres épaisses,
Me promener en rêvant !

Sous les bois soupirant un suave dictame
J'irai rafraîchir mon front ;
J'irai calmer mon cœur, aux chants bercer mon âme
Quand les frimas s'enfuiront !

Ottawa, 10 Janvier, 1886.

AU RICHELIEU

Fleuve aux charmes puissants, où notre nef rapide
A glissé,
Mon cœur ému, ravi, sur ton onde limpide
S'est bercé !

Mon œil a vu pencher d'odorantes ramures
Sur tes eaux ;
Un frisson parcourut, à tes joyeux murmures,
Tous mes os.

J'ai vu tes bords riants, j'ai vu tes blondes rives
Et leurs fleurs,
Et les zéphirs portant sur leurs ailes hâtives
Mes douleurs.

J'ai vu ton sein d'azur sous des barques heureuses
S'entr'ouvrir,
J'ai vu tes verts bosquets sous des chansons nombreuses
Retentir.

J'ai contemplé longtemps ton écume légère,

Blanc manteau

Qui semblait te voiler comme le blanc suaire

D'un tombeau.

Fleuve aux paisibles flots, aux caressantes lames.

Mon cœur las

De l'amour, de l'ivresse a humé les dictames

Dans tes bras !

Avec une fillette, emporté sur tes vagues

Bien souvent

Je m'enfuyais au loin écoutant tes bruits vagues

En rêvant.

Et, la main dans la main, oubliant jusqu'au monde,
On parlait ;
De notre âme un bonheur profond comme ton onde
S'écoulait.

Nous regardions la brise aux ailes d'émeraude
S'amuser ;
Nous trempions dans ton sein notre lèvre encor chaude
D'un baiser.

Et puis, grisés d'amour, enivrés d'allégresse
Et d'espoir
Nous te quittions tous deux quand monte l'ombre épaisse
Au ciel noir.

....

....

Fleuve où l'on aimait tant, dans notre nef rapide,

A glisser,

Puisses-tu nous revoir sur ton onde limpide

Nous bercer !....

Montréal, 1887.

MA CHAMBRETTE ROSE

Dans ma chambrette rose où tombe un demi-jour
Entre l'écartement de mes rideaux étranges,
On est tranquille, heureux comme au séjour des anges.
On se croirait parfois dans un berceau d'amour
Dans ma chambrette rose où tombe un demi-jour.

Dans ma chambrette rose où tout est poétique,
Quand l'oiseau matinal du radieux soleil
Sur sa harpe divine annonce le réveil
J'aime à rêver longtemps à ce chant sympathique
Dans ma chambrette rose où tout est poétique.

Dans ma chambrette rose où l'on repose en paix.
Retentissent toujours des notes parfumées ;
J'ai l'ombre bienfaisante et les senteurs aimées
Et les douces fraîcheurs d'un orme au dôme épais
Dans ma chambrette rose où l'on repose en paix

Dans ma chambrette rose où flotte le mystère
Tout laisse dégager une odeur de bouquet.
Chaises, coussins, divans, tout prend un air coquet ;
Tout est bien disposé, pupître et secrétaire
Dans ma chambrette rose où flotte le mystère.

Dans ma chambrette rose où je vis si joyeux
Je me suis entouré d'une foule de choses,
De mille souvenirs, de fleurs, de rubans roses.
Tout sourit à mon cœur, tout reluit à mes yeux
Dans ma chambrette rose où je vis si joyeux.

O ma chambrette rose ! O chambrette chérie
Où tant de folle ivresse et tant de gais instants
Ont abreuvé mon âme encore à ses vingt ans
Je voudrais dans tes murs vivre toute ma vie
O ma chambrette rose ! O chambrette chérie !

Avril 1888.

MERCI

(A Mademoiselle X... en réponse à un billet anonyme où l'on me félicitait des derniers vers parus, sous le titre " Ma chambrette rose ".)

Le facteur, l'autre jour, *dans ma chambrette rose*,

A laissé pour moi,

Sous enveloppe blanche, un joli bout de prose

Plein d'un doux émoi.

Le mot était charmant, d'une senteur exquise,
Et mystérieux.
Et j'aurais pu vraiment (oh ! quelle gourmandise !)
Le manger des yeux.

J'ai relu bien des fois, ainsi que dans un songe,
Ce billet flatteur,
Et je tiendrai longtemps cet aimable mensonge
Gravé dans mon cœur.

J'ignore, toutefois, qui m'a fait cette fête :
Femme, ange ou démon ;
Je donnerais pourtant la moitié de ma tête
Pour savoir son nom.

Mais, à cette écriture élancée et discrète,

Mon cœur tout jaloux,

Facilement devine une âme de poète

Et des yeux bien doux.

Et pour ces compliments, qui que vous puissiez être,

J'ose écrire ici

Que j'attends, anxieux, l'heure de vous connaître

Et vous dis : " Merci " !

Mai 1888.

LA BOHEMIENNE

(SONNET)

Je ne crois plus à l'avenir.

Mon bonheur est une ombre ancienne

Dont surnage le souvenir

Dans mon âme de débris pleine.

J'ai vu tous mes rêves finir
Et fuir comme une vapeur vaine,
Pourtant lorsque je vois venir
Une rêveuse bohémienne,

Mon âme est prise de frissons,
Et j'entends en moi des pinsons,
Comme autrefois, le gai murmure.

Et pour oublier le présent,
Je m'assieds près d'elle et pleurant
J'écoute ma bonne aventure.

Juillet 1888.

TRAHISON

J'avais un amour ancien,

Chez moi bien vieux locataire,

Mais il fut chassé soudain

Par mon cœur, propriétaire.

Oubliant serment, lien,
Brisant le sacré mystère,
Cupidon sans dire rien
M'a rendu fourbe, adultère.

Il a souillé les autels
Bâtis jadis en mon âme,
Et des feux crus immortels
Sa bouche a soufflé la flamme

Et puis, Vandale nouveau,
Il a tout mis au pillage,
Heurtant encensoir, flambeau,
Foulant souvenir, image.

Et de tous ces chers débris
Il fit, pour une amazone
Dont je me sentais épris,
En mon âme un autre trône.

Sur ce piédestal sacré,
Couronné d'une auréole
Il voulut, ange adoré,
Placer sa joyeuse idole.

Je ne sais pas la raison
De cette brusque inconstance,
Et sur cette trahison
Mon cœur a gardé silence.

Mais aujourd'hui, parmi nous,
Cupidon est si canaille.
Il nous blesse, voyez-vous,
L'on soupire, et puis il raille.

Mais je me souviens qu'un jour
Je vis venir, comme un rêve,
Comme un frais songe d'amour,
Une brune fille d'Eve.

Quel sourire plein d aveux !
Quel éclat jaillissait d'elle !
Quel parfum dans ses cheveux !
Quel pas léger d'hirondelle !

Tout en elle était divin,
Charmait comme une caresse,
Et ses yeux, mieux que le vin,
Au cœur nous mettait l'ivresse.

A ses lèvres quel carmin,
A son front que d'étincelles,
Et pour faire un chérubin
Ne lui fallait que des ailes.

Oh ! Quelle séduction,
Quels inoubliables charmes !
Je tremblai d'émotion ;
J'eus peur de verser des larmes.

Quand elle fut près de moi,
Comme un oiseau qu'on fascine,
Mon cœur se blottit d'effroi
Dans le fond de ma poitrine.

Et depuis ce jour, mon Dieu !
J'adore cette autre reine ;
En mon âme un nouveau feu
Brûle pour cette sirène.

Et dedans mon cœur brisé,
Semant lys et fleurs écloses,
Cet ange à l'œil embrasé
Eteint mes soucis moroses.

ENVOI

C'est vous jeune fille, ange ou femme,
Qui troublez ainsi ma raison.
Mais faites au moins que mon âme
Profite de sa trahison.

Juillet 1888.

DRAPEAU ROUGE ET NOIR

(Couleurs de la Faculté de Médecine de l'Université Laval, à Montréal. 1)

Joyeux symbole qui rassemble
Et la jeunesse et la gaîté,
Près de lui nous chantons ensemble
Le refrain de la liberté.
Dans nos plaisirs, dans notre ivresse
Toujours l'on aime à l'entrevoir.
Nos cœurs s'emplissent d'allégresse
Près de toi, Drapeau Rouge et Noir !

---

(1) Musique par M. Guillaume Couture.

Sur nos têtes ton ombre plane,
Vierge de tous les déshonneurs,
Et jamais une main profane
Ne viendra souiller tes couleurs.
Pour toi, tous dévoués esclaves,
Nul ne trahira son devoir.
Nos rangs ne comptent que des braves
Pour toi, cher Drapeau Rouge et Noir.

Allons ! gais enfants d'Esculape,
Près du drapeau, chantons gaiment,
Buvons du nectar de la grappe
Et, courage au cœur, en avant !
En avant, sans inquiétude,
Pour le travail et le savoir.
A nos fêtes joignons l'étude :
Tout pour le Drapeau Rouge et Noir.

Par ta gloire et ta renommée
Tu seras bientôt sans rival ;
Tu guideras la jeune armée
De l'Université Laval.
Qu'une auréole éblouissante
Dans tes replis se fasse voir,
Et crions d'une voix puissante :
" Vive le Drapeau Rouge et Noir ! "

REFRAIN :

Autour de toi, tous réunis en frères,
Pour le plaisir nous sommes de moitié.
Allons ! amis, qu'on remplisse nos verres,
Et buvons-y le vin de l'amitié.

1888.

DECLARATION

Je dédie ces vers à Mademoiselle Ninon Constance

Je vous connais à peine, et pourtant que d'espace
Vous occupez déjà dans mes affections !
Votre image à mes yeux, sans fin, passe et repasse :

Votre lèvre, vos yeux, foyers de chauds rayons,
Vos contours embaumés, noyés de tant de grâce,
Font éclore en mon cœur un nid d'émotions.

Si le Ciel a voulu vous jeter sur ma route
Pour que vous rallumiez les cendres de mon cœur,
Ce feu sacré pour vous devait brûler sans doute.

Laissez-moi donc aimer ce chérubin vainqueur,
Qui mit tous mes soucis et mes deuils en déroute ;
Qui fit chanter en moi mille rêves en chœur.

A tout ange adorable, à toute belle femme
Je n'ai jamais donné mon âme par moitié :
Et vous avez la mienne, et sa puissante flamme.

Et je vous prie au moins d'avoir quelque pitié
Si je vous vois toujours, vous que mon être acclame,
Avec un peu d'espoir et beaucoup d'amitié.

Juillet 1888, Montréal.

FRASERVILLE

Un pied sur la colline et l'autre dans la mer,
Avec son gai clocher, ses blanches maisonnettes,
Avec ses champs en fleurs, ses villas, ses fillettes,
Fraserville aujourd'hui raille le flot amer.

Touristes, voyageurs, artistes et poètes
Prennent un rendez-vous en cet Eden dont l'air
Verse au cœur le parfum comme à l'âme l'éclair,
Dont les sentiers toujours cachent des amourettes.

Tout le monde, ici, garde une gaîté d'oiseau,
Et le lugubre spleen en son vol de corbeau,
Sur aucun front jamais ne projette son ombre.

Et comme ces pinsons que l'hiver a chassés,
Quand le Printemps sourit aux buissons enlacés
Il nous faut revenir vers ces beautés sans nombre.

Juillet 1888.

FIN DE VILLEGIATURE

(Vers crayonnés impromptu dans la salle d'attente,
au quai du Cap à l'Aigle)

Sans gêne, sans frein et sans règle
On vit heureux au Cap à l'Aigle.
Nous trouvons ici la gaîté,
L'air pur et les vagues plaintives ;
Et, venus mourants sur ces rives,
Nous les quittons pleins de santé.

Alors que sourit l'été rose,
Tout un peuple laisse, morose,
Des villes l'atmosphère en feu ;
Tous viennent reposer leur âme
Et la raviver à la flamme
Que leur verse le grand ciel bleu.

A nous les gais refrains de l'onde
Dont la voix puissante et profonde
Bat sans fin les cailloux dorés.
A nous seuls les senteurs exquises
Que transporte l'aile des brises
Jusqu'à nos chaumes adorés.

Dans quelques jours les vagues vertes
De ces plages presque désertes
Nous porteront vers d'autres cieux ;
Mais c'est la voix pleine de larmes
Qu'à ces beautés, qu'à tous ces charmes
Nous ferons nos derniers adieux.

Mais au temps des chaleurs prochaines,
Pour battre encor bois, grève et plaines,
Libres, joyeux et sans remords,
On nous reverra tous en foule
Revenir sur la même houle
Qui va nous ravir à ces bords.

Sepembre 1888.

CE N'EST PAS POUR TOUJOURS !

Quand la bise a tué les fleurs
Et que dans les sentiers moroses,
Veufs de papillons et de roses,
L'aube ne verse plus de pleurs,
Les oiseaux par lugubres groupes
Vident les bosquets et les nids.
Puis ils partent, en mornes troupes,
Comme de malheureux bannis.

Mais en quittant les rêveuses ramures
Qui partageaient leurs baisers, leurs amours,
En s'envolant de leurs aimés séjours
Ils ont redit en étranges murmures
Aux bois navrés, aux mourantes verdures :
" Ce n'est pas pour toujours,
Ce n'est pas pour toujours ! "

Lorsque des attaches puissantes
Retiennent le cœur captivé,
Et que des ivresses naissantes
L'on se voit aussitôt privé,
Marque de deuil au front écrite,
L'on est pensif et peu joyeux,
Et de son paradis proscrite
L'âme sanglote ses adieux.

On s'est quitté, mais à notre âme éprise,
Rêvant bonheurs, conquêtes et retours,
Pleurant encor ses fêtes, ses beaux jours,
Mystérieuse et de nous seuls comprise,
Comme une voix égrène dans la brise :
" Ce n'est pas pour toujours,
Ce n'est pas pour toujours ! "

Nous ne sommes qu'un peu d'argile
Qu'un jour Dieu de ses mains pétrit.
Mais si notre être est si fragile
Qu'un rien le brise ou le meurtrit
Quand des bien-aimés vont s'éteindre
Pourquoi gémir, douter des cieux ?.....
C'est ceux qui restent qu'il faut plaindre ;
Ceux qui s'en vont sont les heureux.

Tout ici-bas finit par une tombe.

Cessons nos pleurs, nos sanglots, nos discours ;

La fosse est noire et les marbres sont sourds.

Mais écoutons, quand notre âme succombe,

L'ange qui dit près du gouffre où tout tombe :

" Ce n'est pas pour toujours,

Ce n'est pas pour toujours ! "

Septembre, 1888.

EN PENSANT A VOUS

(Vers intimes.)

Votre charme a mis une entrave
Autour de mon cœur enchanté
Je ne suis pour vous qu'un esclave
Qui ne veut plus de liberté.

Oh ! je t'adore
Et de l'aurore
Jusqu'à la nuit
Ta pensée
Caressée
Toujours me suit.

Je vous entrevois à toute heure,
Je ne dis ton nom qu'à genoux,
Je vous aime et pourtant je pleure
En pensant à vous.

Un jour de votre voix mielleuse
Vous avez chassé mon tourment
Et mon âme écoutait, rêveuse,
La musique de ton serment.
Et l'étincelle
De ta prunelle
Me mit au cœur
L'allégresse
Et l'ivresse
Du vrai bonheur.

Nous parlions, oubliant l'heure,

Et j'écoutais presque à genoux.

Vous m'aimez, et pourtant je pleure

En pensant à vous

Décembre, 1888.

VOUS SOUVIENT-IL ?

Vous souvient-il de ces journées
Faites de fleurs et de soleil
Où tout semblait rose ou vermeil
A nos âmes trop fortunées ?.....

A travers les sentiers fleuris
Que la brise emplit de mensonges
Nous allions rieurs, épris,
Courant à la suite des songes.

Nous marchions, le front en sueurs,
Le long des flamboyantes grèves,
Et nos doigts brisaient moins de fleurs
Que nos cœurs effeuillaient de rêves.

Et les oiseaux, comme jaloux,
Voltigeaient autour de nos têtes,
Et l'onde aux sonores glouglous
Semblait se mêler à nos fêtes.

Oui tout semblait rose ou vermeil
A nos âmes trop fortunées !
Vous souvient-il du gai soleil
Qui marquait ces heures fanées ? . . . .

Mille refrains dans l'air semés,
La chanson des nids en liesse,
Les senteurs des bois parfumés,
Tout à nos sens versait l'ivresse !

Pour abriter nos doux secrets
Le buisson nous prêtait ses branches ;
Nous nous faisions, sous les cyprès,
Un lit de mousse et de pervenches.

Le cœur bondissant et joyeux,
Butinant les mêmes pensées,
Nous restions là, ravis, fiévreux,
Les mains longuement enlacées.

Où donc est-il ce gai soleil
De nos heures enluminées,
Qui, d'un reflet rose ou vermeil,
Dorait nos folâtres tournées ?....

Ces félicités des beaux jours
Ces illusions, cette flamme,
Ces ébats, ces chants, ces amours,
Ont soudain déserté notre âme.

Le passé les a recueillis,
Dans son suaire que j'abhorre,
Et cet abîme des oublis
Ne nous rend pas ce qu'il dévore.

Des bonheurs à jamais détruits,

Que le Ciel seul saurait nous rendre,

Dans les plis de nos cœurs meurtris

Que nous est-il resté ? La cendre ! . . . .

. . . . . .

Il a pâli le gai soleil

Des inoubliables années

Où tout semblait rose ou vermeil

A nos âmes si fortunées !

Décembre 1889.

RÊVERIE

Aux mauvais jours d'hiver, quand la tempête sombre
Jette à l'écho des cris et des clameurs sans nombre ;
Quand le vent furieux semble tout soulever
Et que l'on voit le ciel et son cœur s'emplir d'ombre
Qui n'aime à rêver ?

Dans le déchaînement de l'affreuse tourmente,
Dans les noirs tourbillons dont la meute écumante
Bouleverse l'espace à nos yeux effacé,
Comme un phare joyeux, l'âme triste et songeante
Revoit le passé.

Et, plongeant dans ses mains son front brûlé de fièvre
Regrettant les plaisirs fanés sous notre lèvre
On rappelle à nos yeux ces jours sans lendemains,
Evoque ces bonheurs dont l'existence sèvre
Trop tôt les humains.

Et tout-à-coup saisi d'un calme et saint délire
De nos doigts incertains on décroche sa lyre
Et l'on jette au papier quelques rythmes rêveurs,
Quelques vers effacés, même avant de les lire,
Sous un flot de pleurs.

Pauvres amours tués par la neige et le givre ;
Epoque de splendeurs dont notre cœur s'enivre ;
Moments de douce ivresse, heureux jours filés d'or
L'on donnerait joyeux ce qu'il nous reste à vivre
Pour vous vivre encor !

O ces premiers liens ! Cette première flamme !
O vases parfumés d'un enivrant dictame
Où l'on but même un peu de regret et de fiel,
En vous brisant le Temps a tendu dans notre âme
Un deuil éternel.

Le vent hurle au dehors, siffle, gémit et brise,
Mais voué tout entier à cette morte exquise
Notre jeunesse aimée, aux séduisants atours,
Et perdu dans l'extase où notre âme se grise
L'on rêve toujours . . . . . .

Décembre 1888.

PRINTEMPS ET AMOUR

La sève qui bout pousse hors des branches,
En bousquets nombreux, les bourgeons naissants ;
Dans l'ombre du sol roses et pervenches
Puisent leurs couleurs et font leurs encens.

•

Les enfants ravis, en légions folles,
Battent les chemins, les champs et les prés.
Voltigez, gamins, papillons frivoles !
La terre est à vous, vos jours sont dorés !

Comme des oiseaux sortis de leur cage
Vous baignez vos fronts, vierges et bénis,
Dans le chaud soleil, et dans le bocage
Encore comme eux vous faites vos nids.

Marchant au progrès, les bourgs et les villes
S'éveillent soudain d'un repos fatal ;
Le Travail courbé—soutien des familles—
Puise au coffre ouvert du roi Capital.

Devant les ruisseaux, à l'aspect des roses,
Devant la splendeur des bois repeuplés,
Ainsi qu'un essaim de corbeaux moroses
On a vu s'enfuir les soucis voilés.

Le ciel est d'azur, la prairie est verte,
Le jardin des fleurs s'ouvre à deux battants ;
Rions et gardons notre porte ouverte
Pour laisser entrer le joyeux Printemps !

***

Les pinsons rêveurs ont des chansonnettes
Qu'ils disent tout bas au coin des buissons
Et le cœur ému, les pauvres fauvettes
Se rendent enfin aux vœux des fripons !

Qu'il s'en fait, le soir, des choses exquises
Dans tous les halliers, sous les bois épais !
Amoureux trompeurs, amantes conquises
Cupidon peut-il compter vos forfaits !

Les astres là-haut enviant l'ivresse
Et la volupté dont nous jouissons
Sont comme jaloux de notre allégresse
Et l'on voit d'ici qu'ils ont des frissons.

Le réveil du cœur met dans l'œil avide
Un étrange éclat, un vague désir ;
Tous ont cru sentir que leur âme vide
A faim de bonheur et soif de plaisir !

L'onde enfin narguant son lien de glace
Caresse la rive en de longs baisers ;
Le lierre fidèle au chêne s'enlace,
La terre sourit aux cieux embrasés.

On dit que l'hiver fait l'âme déserte ;

Eh ! bien, du Printemps fêtons le retour,

Rions et gardons notre porte ouverte

Pour laisser entrer ce coquin d'Amour !

Mai 1889.

CONSOLATION

Ces fleurs que ton amour m'envoie
Eclairent mon sombre logis
Et je ne puis dire la joie
Qu'elles font à mon cœur épris.
Je retrouve ton haleine
Dans leur parfum délicieux ;
Je crois aussi sous leur robe de reine
Ouïr chanter mille aveux.

Ignorantes des morsures
Du temps, de l'orage et du froid,
Ainsi que toi ces fleurs sont pures ;
Ces fleurs sont belles comme toi.
Pourtant elles sont bien frêles
Et seront demain sans couleur.
Mais ton amour vivra plus longtemps qu'elles
Dans la serre de mon cœur.

1889.

CHANT DE GUERRE IROQUOIS

A L'OCCASION DU 200ME ANNIVERSAIRE DU MASSACRE DE LACHINE

Ohé ! fils des forêts, braves comme naguère,
Déterrons aujourd'hui la hache de la guerre
Pour parer de nouveaux dangers.
Ohé ! Tous debout ! courage !
Armons-nous de notre rage
Il faut chasser ces étrangers !

Leurs fusils meurtriers crachant des jets de flammes
Ont pu jeter la peur un instant dans nos âmes
Ohé ! Loin de nos esprits
Ces craintes imaginaires
Et courons de leurs tonnerres
Braver les clameurs et les bruits !

Venus de bords lointains sur d'immenses coquilles
Ils ont osé troubler nos bourgades tranquilles,
Ohé ! Mort à ce peuple blanc ;
Du dernier homme au teint pâle
Entendons le dernier râle
Sous notre tomahawk sanglant !

Ils nous ont enlevé nos vallons et nos plaines,

La paix de nos hameaux et l'ombre de nos chênes ;

Assez souffrir sans murmurer !

Ohé ! Couvrons de ruines

Leur sol et dans leurs poitrines

Cherchons leurs cœurs à dévorer !

De nos bois, de nos champs ils ont fait la conquête

Et notre race, hélas ! bientôt courbant la tête

Gémira dans un noir cachot :

Ohé ! Brûlons leurs cabanes.

Ohé ! Buvons dans leurs crânes

A longs traits leur sang encor chaud.

On a vu devant eux s'abattre nos idoles,

Et nos wigwams brûler pour des motifs frivoles ;

Notre chasse a nourri leurs chiens.

Ohé ! Avant deux aurores

Ayons des tambours sonores

Taillés dans leur peau de chrétiens !

Massacrons sans merci les femmes en prière

Les débiles vieillards, le fils avec le père

Et les enfants dans leurs berceaux ;

Et leurs corps sans sépulture

Seront laissés en pâture

Aux vers, aux fauves, aux oiseaux !

Ohé ! A petit feu nous verrons leurs chairs cuites ;
En place de leurs yeux, au fond de leurs orbites,
Nous mettrons des tisons ardents ;
Et leurs fumantes entrailles
Jailliront sous les entailles
De nos couteaux ou de nos dents !

Ohé ! Le manitou protègera nos armes.
Il ira cette nuit endormir leurs alarmes.
Ohé ! Qu'ils meurent égorgés !
Et portant à nos ceintures
Dépouilles et chevelures
Nous reviendrons fiers et vengés !

Août 1889.

POUR UN ALBUM

A MADEMOISELLE BLAIN DE ST-AUBIN

Louables actions ou noires vilenies,
Mots doux ou mêlés de fiel,
Souffrances, charités, mensonges, calomnies,
Tout s'entre aux livres du ciel.

Le sarcasme et le mal, l'envie et le blasphème,
Nous sont ici-bas rendus ;
Et l'aumône qu'on fait, les sourires qu'on sème
N'ont jamais été perdus.

Misère secourue, infortune comprise,
Courage reconforté,
Déboire partagé servent, quoiqu'on en dise,
A notre félicité.

Faites-vous votre part de bonheur sans mélange,
Sans larmes et sans souci :
Aux charmes de la femme, ajoutez ceux de l'ange,
Belle, soyez bonne aussi.

Août 1889.

RIMES D'AUTOMNE

(DÉDIÉES À MADEMOISELLE ALICE C.)

Les chemins sont boueux et sales ;
Mes ormes perdent leur orgueil
Et de leurs cîmes colossales
Leur parure—sous les rafales—
S'effeuille et vient joncher mon seuil.
Je contemple à travers mon chaume
Leurs branches pâlir promptement,
Et comme les bras d'un fantôme
Pendre dans le ciel tristement.

A voir toutes ces splendeurs mortes
On sent le deuil et le remords
Descendre en nos âmes moins fortes.
On sait que Novembre est aux portes
Et Novembre est le mois des morts !
Ces feuilles que le vent secoue,
Ces fleurs et ces pauvres humains
Retournent ensemble à la boue
Du cimetière et des chemins !

Malgré ces lugubres décombres,
Malgré la tristesse des cieux,
Malgré ce froid, ce vent, ces ombres,
Malgré ces jours blêmes et sombres,
Je ne me sens pas soucieux.
C'est que votre amitié constante—
Lampe divine aux reflets d'or—
Aux voûtes de mon âme ardente,
Comme aux jours heureux brille encor.

Octobre 1889.

SPLEEN

(A MADEMOISELLE JOSÉPHINE BELLE, SINCÈREMENT)

Clopin-clopant, voici l'heure
Sombre et lente de la nuit,
Et j'entends à ma demeure
Quelqu'un frapper, c'est l'ennui.

Dehors on entend la bise,
Pleine de longs sifflements,
Soulever la neige grise
En tourbillons alarmants.

Quand, dans sa lueur blafarde,
Tombant lourdement des cieux,
La nuit enveloppe et garde
Les chemins silencieux,

Rien ne fait du bien à l'âme,
Rien ne fait peur au souci
Comme jaser à la flamme
Du foyer qui jase aussi.

Seul et transi dans sa chambre,
Le cœur rêvant un aveu,
Qu'un soir est long en décembre
Sans causer, sans rire un peu.

Jeune fille, dont l'œil tendre
Garde un reflet de pitié,
Venez remuer la cendre
Du feu de mon amitié.

Je vous dirai mon histoire
Et mon cœur, de fiel rempli,
Dans vos regard croira boire
Le bonheur avec l'oubli.

Nous aurons les fines trames
De rêves d'or à filer,
Et nous laisserons nos âmes
Sur nos lèvres se mêler.

Il est si doux, l'âme en fête,
De bâtir plans et projets,
Et cueillir en tête-à-tête
Des fleurs au temps des cyprès !

Février 1892.

QUESTION

(A Mademoiselle X...., amicalement)

Le temps qui brise à nos désirs
Leurs ailes,
Et qui fane nos souvenirs
Si frêles,

Ce despote qui fait périr
Les roses
A peine au souffle du zéphir
Ecloses,

Le temps, ce cerbère inhumain
Des tendres
Bonheurs laissés sur le chemin
En cendres,

Ce mot sombre et si redouté
Des âmes,
Qui pâlit la vivacité
Des flammes,

Le temps, semeur insoucieux
Des rides,
Dont les coups font les cœurs fielleux
Ou vides.

Le temps qui par ses visions
Nous leurre,
Qui chasse nos illusions
D'une heure,

Le temps qui met un crêpe noir
Et sombre
Autour de tout riant espoir
Qui sombre,

Ce temps a-t-il en vous flétri
Nos songes ?
Au bas aura-t-il donc écrit :
" Mensonges "

Mars 1890.

CHANT DES EXPLORATEURS

(A MON AMI ALFRED PARENT)

Chaîne en main, jalons sur l'épaule,
Allons tous, par monts et par vaux,
Vers l'Equateur ou vers le pôle,
En quête de pays nouveaux.
Et qu'une gaîté continue
Brille au front comme dans les cœurs.
Au son d'une chanson connue,
En avant les explorateurs !

Nous avons quitté les ivresses
Du clocher, du sol, du foyer,
Et nos cœurs, sous mille tristesses,
Peut-être, ont failli se broyer.
Pourtant la nature si belle
A bien des charmes enchanteurs.
L'âme aux ennuis toujours rebelle,
En avant les explorateurs !

Allons ! livrons, avec la hache,
A tout géant un fier combat ;
Brisons le lierre qu'on arrache
Comme le chêne qu'on abat—
Poursuivons sans fin notre course
Joyeux et le front en sueurs—
Pour le pays, et notre bourse . . . . . .
En avant les explorateurs !

A travers les champs pleins de roses
Allons gaiment, n'écoutant pas
Les pleurs des papillons moroses,
Qu'on rend veuf, hélas, sous nos pas !
Quoique de toute poésie
Nous soyons tous fort amateurs,
Foulant nids, lys, herbe fleurie,
En avant les explorateurs !

Côtoyons sans peur les abîmes,
Rions des moustiques armés :
Que les torrents, les hautes cîmes
Ne nous voient jamais alarmés !
Et que les forêts solitaires,
Que la rive aux flots clapoteurs,
Que rien n'ait pour nous de mystères :
En avant les explorateurs !

Juillet, 1889.

BERCEUSE

(HOMMAGE RESPECTUEUX A MADAME A. C.)

Le jour fuit et la nuit morose
Dans l'espace a tendu son deuil ;
Les bruits ont cessé, tout repose,
Blond chérubin, cher enfant rose,
Dors, mon amour, dors, mon orgueil !

Dans tes mantes de lin tissues
Sois confiant et sans effroi ;
Les étoiles sont apparues,
La foule a déserté les rues,
Et ta mère veille sur toi.

Le Ciel sur ta douce figure
A posé son cachet divin ;
Ton âme est encor blanche et pure,
Ton cœur est vierge de souillure,
Dors tranquille jusqu'à demain.

Accourez, songes éphémères,
Rêves chéris, illusions.
Venez, espérances, chimères,
Riants mensonges, doux mystères.
Hâtez-vous, chastes visions !

Enfants du ciel, troupe vermeille,
Descendez, sur vos ailes d'or,
Près du berceau, fraîche corbeille,
Dont mon bébé, jeune merveille,
Est le bouquet et le trésor.

Puis, apparaissez en phalanges,
Etincelants, joyeux et doux,
Et cachez, bataillons d'archanges.
Ce que notre monde a de fanges,
A cet enfant pur comme vous.

Chantez sur vos lyres bénies,
Pour l'endormir quelque chanson.
Sur vos pipeaux pleins d'harmonies
Ebauchez quelques symphonies
Un chant de cygne ou de pinson.

Mais chut ! un adorable rêve
Voltige sur son front soyeux,
A sa lèvre un sourire achève
Son sein d'ivoire se soulève,
Silence ! il a fermé les yeux !

Juin, 1888.

ASSEZ

(A LA FEMME QUE J'AIME, AU CIEL QUI SOURIT, AU DIEU QUI CHATIE)

I

Les fleurs aux attrayants calices
N'ont pas de parfum plus troublant
Que les senteurs de ton cou blanc.
Ta lèvre est un nid de délices
Et j'aime son baiser brûlant.

Mais assez, dis-je, assez d'ivresse,
C'est trop de bonheur en un coup.
Garde ton baiser, ta caresse
Assez ! j'ai si peur du dégoût !

II

J'aime le ciel où rien ne flotte
De sombre, de triste ou de froid.
Pauvre ou mourant, bise ou beffroi,
Tout ce qui pleure ou qui sanglotte
Fait ma douleur ou mon effroi.

Mais assez de belles journées.
Assez de bonheurs sans effort,
Ciel, si tu tiens nos destinées
Tu dois te montrer le plus fort

III

Nous voyons fuir d'un vol agile
Nos projets et nos plans joyeux.
Sur cette terre, exil affreux,
Je sais que le rêve est fragile,
Que le petit nombre est heureux.

Dieu, je le sais, mais l'énergie
Peut manquer sous trop de malheurs.
Assez ! le désespoir, l'orgie
Peuvent se partager nos cœurs !

Mai 1890.

HYMNE AU PRINTEMPS

(AU REV. M. FOUCHER)

Salut ! printemps dans ton lit de verdure !
Tu sembles fier de ton brillant manteau.
Fidèle amant de la belle nature,
Au front joyeux, à la verte ceinture
Salut, salut dans ton riant berceau !

Devant toi fuit la tourmente,
La douleur qui se lamente,
Et les jours sombres et noirs.
Tu viens combler notre attente,
Et ta lumière éclatante
Fait bourgeonner les espoirs.
De bruyantes harmonies,
Mille accords, mille symphonies
Montent en chœur des forêts ;
La brise à la pâquerette
Le pinson à la fauvette
Murmurent de doux secrets ;
De l'hiver ont fui les rages,
La mer a moins de naufrages,
L'horizon n'a plus d'orages

Et le ciel est plein d'attraits ;
Les zéphirs blonds et volages
Viennent peupler nos parages
Et jouer sous nos ombrages,
O Printemps, quand tu parais !

La misère et la faim du fond de la chaumière
Tressaillent en voyant les vagues de lumière
Où se baigne ton front serein !
L'amant, le cœur tout plein d'une espérance chère,
Sentant croître l'ardeur de sa flamme première
Entonne son plus gai refrain !
Le ruisseau se dore
Au soleil qui rit ;
Le gazon fleurit ;

Le rayon colore
La fleur qu'il chérit ;
L'orchestre sonore
Des nids, à l'aurore,
Dans les feuilles bruit ;
Printemps qu'on adore,
Tout vit, se décore,
Quand ton astre luit !

Et lorsqu'on voit, le soir, le soleil qui s'accoude
Au bord de l'horizon de pourpre ensanglanté ;
Quand la lune qui semble une belle qui boude
Se dérobe à demi sous un voile argenté ;
Quand nos yeux fascinés admirent la nuit pâle
Dont le sein resplendit de mille diamants,

Et qui traîne après elle une robe d'opale
Aux plis silencieux, aux divins frôlements ;
Lorsque l'aurore à la gorge de rose,
A la chevelure de feu
Paraît aux confins du ciel bleu
Pour éveiller le monde qui repose ;
Quand on entend des bois l'habile virtuose

Chanter dans les bosquets qu'un filet d'or arrose
On songe à la première cause,
Nos cœurs émus volent vers Dieu.
Et ce royaume aimé que l'œil ravi contemple
Seigneur, c'est ton autel, ton temple :
Oui, radieux Printemps, sous ton manteau béni,
L'âme découvre l'Infini !

Mai 1890.

UN CONSEIL EN PASSANT

(AUX JEUNES FILLES.)

Vous ne gardez pas trop votre âme
Contre l'amour, ce sacripant ;
Il faut craindre tout de sa flamme,
Même en passant.

Avec l'amitié pour complice
Dont il se joue à tout instant,
Cupidon en vos cœurs se glisse,
En passant.

Et, sous le masque qui fascine,
D'un jeune homme au mielleux accent,
A vos foyers il prend racine,
En passant.

On ne veut pas encor s'éprendre,
Ce n'est pas sérieux et, pourtant,
Pour toujours il a su vous prendre,
En passant.

Ne croyez pas déjà que j'aime,
Répétez-vous en rougissant.
Et vous adorez tout de même,
En passant.

Puis, un baiser n'est pas coutume,
Est-il plaisir plus innocent ?....
Et le brasier en vous s'allume,
En passant.

Plus tard, à votre âme sincère
Sa voix, son baiser, son serment,
Tout est devenu nécessaire,
En passant.

Et ce petit roman vous grise,
Mais c'est exquis, c'est ravissant,
Et votre cœur un jour se brise,
En passant.

Que d'illusions caressées,
Et que d'espérances d'antan
Que l'amour en vous a foissées,
En passant.

Mai 1890.

INVITATION

(A MADEMOISELLE H.....)

L'acacia vous tend ses fleurs
En touffes qui courbent ses branches,
Et gardent pour vous les senteurs
Divines de ses cloches blanches.
Venez, nous nous enivrerons
A ces doux parfums de cinname
Que la brise souffle à nos fronts,
A nos cœurs, à notre âme.

Ma lèvre vous tend ses baisers,
Pleins d'une fièvre qui consume,
Et garde des mots embrasés
Qui fondraient l'acier de ma plume.
Venez boire à satiété
A cette coupe qui nous pâme.
Venez griser de volupté
Votre cœur et votre âme.

Hâtez-vous, enfin, de quitter
Cette monotone retraite ;
Que votre cœur daigne écouter
Mon invitation discrète.
Vite ! les fleurs vont se courber,
Sans vigueur comme sans dictame.
Vite ! mes baisers vont tomber
De ma lèvre ou de mon âme.

Juin 1890.

LA BOUQUETIÈRE

Elle semble, aux regards jaloux,
Avec sa corbeille de roses,
Plus belle que les fleurs écloses
Qu'elle nous vend pour quelques sous.

Auprès d'elle au maintien si doux
Les fronts cessent d'être moroses ;
Et ses charmantes lèvres roses,
Eveillent le désir en nous.

Elle éblouit, fascine, attire ;
Tous, pour mendier un sourire,
Vont vers elle, oubliant les fleurs.

Et quand elle s'enfuit, rapide,
Au fond de sa corbeille vide
Elle rapporte bien des cœurs.

Juillet 1890.

SES YEUX BLEUS

A MADAME C....

Mirant les bois verdis et les merles siffleurs,
J'ai vu les ruisselets, la voix pleine de pleurs,
Qui roulaient en chantant sur les humides grèves ;
J'ai vu les papillons légers comme des rêves
Qui se penchaient, grisés, au cou des jeunes fleurs.

J'ai vu les rossignols, en bandes innocentes,
Egrener dans les airs leurs chansons ravissantes ;
J'ai contemplé souvent, le soir, l'astre immortel
Embrassant à la fois et la terre et le ciel
Et les couvrant tous deux de vapeurs rougissantes.

J'ai vu la mer monter et puis fuir loin du bord
Où sa vague entonnait un formidable accord ;
J'ai vu les fleurs germer et naître les étoiles,
De la nuit s'envoler les transparentes voiles,
Et l'aurore sortir de son alcôve d'or !

Quand tout sommeille, hormis la nature infinie,
J'ai, vers l'aube, entendu cette vaste harmonie
Qu'on croit venir du ciel et qui semble y monter ;
J'ai vu les frêles nefs au soleil miroiter
Et caresser les flots de leur aile bénie.

Mais rien, je vous le dis, ne m'a fait si joyeux
Que votre chérubin dont les deux beaux grands yeux
Au fond de son berceau, sous les dentelles blanches,
Semblaient deux purs flambeaux, ou plutôt deux per-
[venches
Et qu'on eût cru taillés dans le fond des cieux bleus.

Juillet 1890.

MONNAIE DES PAUVRES

(A M. ET MADAME A.-N. MONPETIT, HUMBLEMENT)

Dame, je suis pauvre et ma bourse
Est loin d'être une mine d'or,
Et je n'ai pour toute ressource
Que des vers mal tournés encor !

Mais comme la mystique source
Qui jailliit sous le buis qui dort
De mon cœur, vers vous, à la course
Mes bouts-rimés prennent l'essor.

Ainsi qu'un oiseau de passage
Tout un jour, j'ai vécu, peu sage,
Dans votre *nid ensoleillé !*

Et ce gai sans-gêne qui tranche
Dans votre hospitalité franche
Par un sonnet est mal payé.

Août 1890.

EPITHALAME-ALLÉGORIE

A MONSIEUR ET MADAME J.-BTE SAINT-LAURENT

Deux fleurs qui s'étaient adorées
En s'apercevant sous les cieux
Dans un bosquet délicieux
Vivaient tristes et séparées.

Et, rapides, fuyaient les jours,
Sans réaliser leurs chimères ;
Elles savaient, fleurs éphémères,
Qu'un printemps ne vit pas toujours.

C'était une rose trémière,
Aux pétales vierges encor ;
L'autre, un jasmin galonné d'or,
Etait à sa flamme première.

Que leur importait le pinson
Avec ses romances plaintives,
Et l'onde qui s'arrête aux rives
Pour conter fleurette au buisson.

Que leur importait la ramée
Que trompe l'inconstant zéphir,
Le ciel de pourpre ou de saphir
Souriant à la vague aimée ?

Rien n'existait que leur roman,
Que leurs amours plus frêles qu'elles,
Et de n'être pas infidèles
Elles avaient fait le serment.

Et, souvent, au souffle des brises
Dont l'aile venait les bercer,
On voyait longtemps s'enlacer
Leurs jeunes corolles éprises !

Aux voluptueuses odeurs
De leur sein sans cesse exhalées
Etaient doucement épelées
Leurs confidences, leurs ardeurs.

Et vers les sphères inconnues,
En un hymne rempli d'aveux,
Portant leurs désirs et leurs vœux,
S'élevaient leurs voix ingénues.

L'amour, quoique fourbe et moqueur,
Fait parfois d'adorables choses,
Change en bonheurs les deuils moroses
Et de bien des maux est vainqueur.

Pauvres fleurs à peine naissantes,

Leurs pleurs, leur parfum, leur beauté,

Leur amour, leur sincérité

Rendaient leurs prières puissantes.

Et l'on vit, un matin vermeil,

Par la même brise bercées,

Sur la même tige enlacées

Les deux fleurs sourire au soleil....

Septembre 1890.

COUCHER DE SOLEIL EN MER

(Vers écrits pour ma mère, à bord du steamer l'Orégon.)

Porté sur sa cavale blonde
Le soleil marche au pas vers l'onde,
    Eblouissant.
Et sur chaque vague qui bouge
Il épingle une écharpe rouge
    Comme du sang.

Dans les voiles où le vent joue,
Aux mâts, de la poupe à la proue,
Partout à bord,
Il met des lueurs vacillantes
De pourpres toutes rutilantes,
Des lambeaux d'or.

Et l'on dirait un incendie
Qui vers tous les points s'irradie,
Non maîtrisé ;
Et le steamer dans cette flamme
Vogue, rapide sur la lame,
Comme embrasé.

Mais Phébé du gouffre échappée,
Paraît, en sa splendeur drapée,
Au ciel changeant ;
Et, fière en son opalescence,
Elle éteint cette incandescence
D'un flot d'argent.

Puis tout, lentement, se fait sombre,
Et la nuit allume dans l'ombre
Ses encensoirs.
Et de par les vagues difformes
Elle étend des monceaux énormes
De charbons noirs.

Octobre 1890.

TRISTESSE EN MER

(A mon ami M. Napoléon Champagne)

(Extrait de mon journal de traversée)

Ce jour là nous avions un ciel brumeux, exsangue
Dont l'azur pollué déteignait sur les flots,
Et tel qu'un diamant tristement dans sa gangue
Le soleil clignotait sous de blêmes halos.

Le gouffre aux mille voix disait une harangue
Puissante qui couvrait le chant des matelots ;
L'on entendait monter dans une étrange langue,
Vers les espaces gris, des hymnes de sanglots.

L'aile des vents transis s'accrochant aux cordages
Y sifflotait des airs précurseurs des orages
Et dans l'âme tendait les voiles de la peur.

Et sur l'affreux désert aux bornes effacées,
Déchirant l'épaisseur des brumes entassées,
Nous allions lentement, traînés par la vapeur...

Steamer Orégon, Octobre 1890.

FANTAISIE

(EXTRAIT DE MON JOURNAL DE TRAVERSÉE.)

Parfois sous des cieux veloutés

Sous l'effort constant de l'hélice

Le Steamer glisse, glisse, glisse :

Parfois sur les flots agités,
Sans rythme comme sans cadence,
Le Steamer danse, danse, danse :

Tantôt, hochet des vents brameurs,
Durement bercé par la houle,
Le Steamer roule, roule, roule ;

Tantôt au milieu de clameurs
Que ne rendrait aucune langue,
Le Steamer tangue, tangue, tangue ;

Plus loin, du gouffre jaillissant,
Sur le dos des vagues qu'il dompte,
Le Steamer monte, monte, monte ;

Plus loin, léviathan puissant,
Dans l'abîme où son corps s'allonge,
Le Steamer plonge, plonge, plonge :

Gigantesque pollution
Balayant le pont qu'elle lave
Le Steamer bave, bave, bave ;

Quand même, allant sa mission,
Sur l'onde ou furieuse ou tranquille
Le Steamer file, file, file . . . .

Steamer Orégon, octobre 1890.

BOURRASQUE

(SONNET)

(Tiré du manuscrit inédit de mon journal de traversée, écrit en prosé et en vers.)

Eole dans les cieux troublés
A déchaîné sa valetaille
Et sous les vents démuselés
La mer lugubrement tressaille.

Les flots de titanesque taille,
Grossis, bavant, échevelés,
Semblent des engins de bataille
En un bizarre assaut mêlés.

L'entière immensité se creuse
En plus d'une crevasse affreuse
Appelant l'engloutissement

Et des fossoyeurs invisibles
Penchés sur ces gouffres horribles
Ont un amer ricanement.....

Steamer Orégon, Octobre 1890.

PRÉLUDE DE TEMPÊTE

(SONNET DOUBLE)

(Extrait de mon journal de traversée)

I

L'infime point noir immobile,

Qui ne trompe aucun vieux marin,

A mordu dans l'azur serein

Comme une immense tache d'huile.

La nue a posé l'éteignoir
Sur le soleil et la nuit tombe.
Le vent accourt, tenant sa trombe
Dans les plis de son manteau noir.

Le ciel a des lueurs de soufre,
Mille clameurs sortent du gouffre
En un sourd galop d'escadron.

L'air s'emplit de senteurs de poudre,
La mer tire des coups de foudre
Du cuivre de son lourd clairon !

II

Sous l'énorme géant qui file
La vague hurle avec entrain
Et l'on dirait qu'elle jubile
D'entrer en lutte avec l'airain.

Sentant qu'à sa vaillance incombe
L'effort d'un périlleux devoir,
Sombre et muré comme une tombe
Le steamer est splendide à voir.

Il semble railler la tempête
Qui dans quelques instants s'apprête
A lancer sur lui son enfer.

Mais, sceptique, il attend l'orage
Dont il verra mourir la rage
Contre son armure de fer.

Steamer Orégon, Octobre 1890.

LE GOËLAND

(EXTRAIT DE MON JOURNAL DE TRAVERSÉE)

Tout le jour, gracieux, alerte,
Le goëland, jamais lassé,
Courtise l'immensité verte
Qui lui répond *mezza voce*.

Quand la nuit tend son ombre inerte,
Il suspend son vol cadencé
Et s'endort, l'aile encore ouverte,
Dans un pli de vague bercé.

Lys voltigeur, fleur idéale,
Sa blancheur toute virginale
Etoile le morne horizon.

Et ses discrets battements d'ailes
Nimbant les crêtes en dentelles
Ont le rythme d'une chanson.

Steamer Orégon, octobre 1890.

LE GOËMON

(EXTRAIT DE MON JOURNAL DE TRAVERSÉE)

Guirlande en forme de cheveux,
Aux plates et visqueuses tresses
Qui veut, pour fleurir, les caresses
Eternelles du flot baveux— ;

Parure aux dessins uniformes,
Qui festonne le torse en deuil
Et du rocher et de l'écueil,
Corrigeant leurs laideurs énormes— ;

Mais, sans nul arôme et gluant,
Mais aimant la plage et rampant,
Mais du jour craignant la lumière.

Pour nous, le goëmon, ce lierre
Est aux autres beautés des mers
Ce qu'est la prose au chant des vers !

Steamer Orégon, octobre 1890.

RUDE TRAVERSÉE

(HOMMAGE AMICAL A M. A. ROCHON, AVOCAT)

La tempête aux flancs du navire
Heurte son terrible bélier.
Sur le gouffre inhospitalier
Le mat craque et le pont chavire.

Le vent, indomptable coursier,
Se rue aux voiles qu'il déchire,
Et la mer veut tordre, en son ire,
De triples blindages d'acier.

Et pendant cette intempérie,
Cause de plus d'une avarie,
Vous songiez au port.

Car trois jours durant, dans le ventre
Du colosse, vous fûtes entre
La vie et la mort.

Septembre 1891.

RIMES ÉLÉGIAQUES

(ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE MON AMI S. S. POIRIER)

Tu croyais aux félicités,

Aux songes d'une vie exquise,

Mais ces choses dont l'on se grise

Ont toutes les fragilités

Du verre qu'un choc léger brise.

Ta main faiblie a laissé choir
Une coupe à peine effleurée—
Sur ta route pourtant dorée
Tu n'as pas attendu le soir
Pour sourire à l'ogre exécrée.

Sur son sein la mort t'attirait,
Brisant ton cœur dans ses tenailles,
Et l'hymne de tes fiançailles,
Que le vent d'hiver soupirait
Ne fut qu'un chant de funérailles.

Ceux qui t'avaient aimé, compris
Pleurèrent à l'adieu suprême—
Le glas leur semblait un blasphême—
Ainsi qu'au jour où tu partis
Le deuil de nos cœurs est extrême—

Comme un essaim d'ailes d'oiseaux
Frôlant l'urne d'un mausolée
Nos pensées dans la nuit voilée
Se heurtant à tous les tombeaux
Demandent ton âme envolée.

Si le culte des trépassés
Les flatte en leur austère bière,
Si l'hymne saint de la prière
Réchauffe un peu leurs cœurs glacés
La terre te sera légère !

Paris, 25 janvier 1891.

VENI, VIDI

(SONNET)

Je t'ai donc vu, Paris et ton bourdonnnement
De vaste ruche humaine a charmé mes oreilles ;
J'ai voulu contempler ton monde de merveilles
Et je fus ébloui de leur rayonnement !

J'aime tes voix, tes bruits, ce carillon charmant
Qu'on entend sourdre au loin, Paris, quand tu t'éveilles ;
Et voir nager, perdus dans les brumes vermeilles
Du soir, tes arcs, tes tours, me fascinant vraiment.

Tes parcs et tes jardins sont autant de poèmes
De beauté, de fraîcheur et de charme coquet
Dont chacun a le droit de lire son feuillet.

Les pensers, les projets, les arts et les systèmes
S'en viennent dans tes murs demander leurs baptêmes
Avant de s'envoler par le monde inquiet.

Paris, Octobre 1890.

ACCALMIE

La mer roule sans un pli.

Bercé d'une chanson douce

Le steamer va sans secousse

D'un mouvement affaibli.

Une dentelle de mousse
Joue au front du flot pâli.
Tout dort, et l'on sent l'oubli
Couvrir nos cœurs de sa housse.

Il tombe du ciel dormant
Un mystique apaisement
Parmi des frissons d'étoiles,

Et dans ce calme béni
Sur les flots de l'infini
L'âme file à larges voiles....

1891.

ANTHROPOPHAGIE

La mer à ses monstres gourmets,
Sur les algues souvent rougies
Sert d'indescriptibles orgies
D'où s'échappent d'âcres fumets.

Cette hydre a des gloutonneries
Que ne pourront calmer jamais
Tous les fournisseurs de ses mets :
Les naufrages, les avaries.

Elle sait se faire assassin,
Et chaque vague de son sein
En ses plis roule un sarcophage.

Pour gorger son gosier puissant
Il faut à l'abîme du sang :
L'océan est anthropophage.

1891.

GLORIA VICTIS

(Extrait de mon journal de traversée)

Tout nageait dans le noir du brouillard condensé.

Un voilier lentement, en mouette craintive

Cinglait en louvoyant sur le flot courroucé.

La mer avait des cris de lionne plaintive.

La nuit vint. On allait sans doute à la dérive,
Sans boussole et râlant sous l'ouragan glacé.
Un tourbillon soudain jeta près de la rive,
Sur un massif d'écueils, le géant terrassé.

Contre le heurt sans fin de la mer qui le brise,
Contre les vents pleurant dans sa mâture grise
Le colosse d'acier veut lutter jusqu'au bout.

Il reste là tout droit et, très fière dépouille,
Ce grand vaincu bravant et l'orage et la rouille,
Comme un soldat romain, tient à mourir debout.

Près de l'île d'Anticosti, Octobre 1890.

ASPIRATION

(Extrait de mon journal de traversée)

Je te verrai bientôt Paris, fournaise immense
Où s'agite fiévreux tout un peuple affairé.
Terre de tout progrès et de toute science
A tes urnes boira mon esprit altéré.

Je te verrai soleil illuminant la France !
J'éclairerai mes yeux à ton flambeau sacré ;
Et je m'arrêterai, l'âme presque en démence,
En face des splendeurs de ton sol vénéré.

Paris ! pavés brûlants, nids d'intrigues galantes,
Où flottent dans le ciel mille vapeurs troublantes :
Subtils parfums de vins, de femmes et de fleurs.

Echo de tous les chants, écho de tous les pleurs,
Pays de la grisette et de la Seine blonde,
Je te verrai, te dis-je, et j'aurai vu le monde !

Octobre 1890.

PRIÈRE

Je suis bien loin de vous quand le clavier sonore
Berce l'essaim joyeux des mignonnes chansons
Que souvent sait faire éclore
Votre voix qui vous rend l'égale des pinsons.

Et pendant que j'habite une lointaine grève
D'autres plus fortunés se grisent à vos chants,
Et caressent plus d'un rêve
A la musique d'or de vos refrains touchants.

Si rêveuse parfois, le front dans vos mains blanches,
Vous songez aux absents qui pleurent leur exil
En écoutant dans les branches
Les brises égrener tous les parfums d'avril,

Sans crainte alors chantez vos strophes sans pareilles,
Nous vous entendrons bien — je vous en fais l'aveu —
Par delà l'abîme bleu.
Car l'amitié, dit-on, a de fines oreilles.

Paris, 1891.

SAGESSE

(VERS DÉDIÉS A MADEMOISELLE B....)

Stupidité des amoureux
De vivre en d'éternelles transes,
Et d'avoir toutes les souffrances,
Eux qui sont les seuls vrais heureux !

Nous qui savons les préférences
De nos cœurs épris et fiévreux,
Nous avons foi dans nos aveux
Et nous croyons à nos constances.

Nous nous aimons comme des fous
Et de l'amour, sultan jaloux,
Ignorons les mille tortures.

Et, dans l'attente, l'on bénit
Dieu, qui nous laisse faire un nid
Pour nos félicités futures....

Avril 1892.

PENSÉE DE MAI

(DEDIEE A QUI DE DROIT)

En ces jours de printemps qui met le ciel en fête,
Je contemple dans l'air maints oiseaux affairés,
Qui s'en vont, empressés, furetant dans le faîte
Des arbres bourgeonnants et sur les toits dorés.

A leur fiévreuse allure on sent qu'ils sont en quête
De quelque coin ombreux, couples enamourés,
Pour y bâtir leur nid et vivre, en tête-à-tête
Toute la floraison des beaux jours espérés.

Et, portant dans leur bec argile, plume et soie,
Ils ont vite achevé l'alcôve où, pleins de joie,
Ils pourront s'entr'aimer, demain, avec ardeur.

Ainsi que les oiseaux, enfin lassés d'attendre,
Ne devrions-nous pas nous hâter de suspendre ?
Le nid de notre amour aux branches du bonheur...

Mai 1892.

TABLE DES MATIÈRES

Préface 5
Elégie—(à la mémoire de Marie Alice Turgeon) 5
Mon Collège 9
Hélène 13
Barcarolle 17
Alarme 23
Exhortation 25
L'automne 29
Désespérance 31
Charité 33
Sous les bois 37
Au Richelieu 43
Ma chambrette rose 49
Merci 53
La Bohémienne 57
Trahison 59
Drapeau rouge et noir 67
Déclaration 71

Fraserville 73
Fin de Villégiature 75
Ce n'est pas pour toujours 79
En pensant à vous 83
Vous souvient-il 87
Rêverie 93
Printemps et amour 97
Consolations 103
Chant de guerre iroquois 105
Pour un album 111
Rimes d'automne 113
Spleen 115
Question 119
Chant des explorateurs 123
Berceuse 127
Assez 131
Hymne au printemps 135
Un conseil en passant 140
Invitation 145
La Bouquetière 147
Ses yeux bleus 149

Monnaie des pauvres 153
Epithalame-Allégorie 155
Coucher de soleil en mer 161
Tristesse en mer 165
Fantaisie 167
Bourrasque 171
Prélude de tempête 173
Le goëland 177
Le goëmon 179
Rude traversée 181
Rimes élégiaques 183
Veni, Vidi 187
Accalmie 189
Anthropophagie 191
Gloria victis 193
Aspiration 195
Prière 197
Sagesse 199
Pensée de Mai 201

ERRATA :

Page 28, premier vers : viens au lieu de vien.

Page 45, deuxième strophe, au lieu d'un point une virgule.

Page 50, deuxième strophe, premier vers, au lieu d'un point une virgule.

Page 97, première strophe, deuxième vers, lire bouquets au lieu de bousquets.

Page 125, 1ère strophe, 2ème vers, veufs et non veuf.

Page 188, 1ère strophe, 4ème vers, lire fascine et non fascinant.

PS
9455
H48T4

Chevrier, Rodolphe
Tendres choses

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 14 03 13 030 3